

reveals in his fiction some of the pain and humiliation of his childhood.

To this rich and provocative mix are added two articles by Henri Peyre, one of which, "East and West in Recent French Literature," published in 1928, includes the earliest academic reference to Malraux's *Tentation de l'Occident*; two unusual and provocative articles on aspects of *le farfelu* by Rosemary Eberiel ("On Rereading Malraux: the Collector") and Domnica Radulescu ("Butterflies and Female Sexuality in *Le Miroir des limbes*"); and a document, Malraux's 1923 preface to Charles Maurras's *Mademoiselle Monk*, carefully annotated and analyzed by Robert S. Thornberry.

All three volumes are available directly from Robert S. Thornberry (Modern Languages, University of Alberta, Edmonton, Alberta T6G 2E6), as well as from the Albert Britnell Book Shop (765 Yonge St., Toronto, Ontario M4W 2G6), Blackwell's (Oxford) or Grant & Cutler (London). They deserve a place in every college or university library as well as on the shelves of scholars interested in Malraux or, more broadly, in twentieth-century French and Comparative Literature, cultural diversity, or aesthetics.

University of Massachusetts at Boston

Patočka et Holan dans le contexte français

ZDENĚK KOŽMÍN

Concédez-moi, en guise d'ouverture, un bref souvenir personnel. Ma réflexion commencera par le contexte pragoïs. Lorsqu'en juin 1945 — après une année de Service de Travail Obligatoire passée à l'usine — j'ai pu assister aux premiers cours de l'après-guerre à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Charles, je faisais partie d'une centaine d'étudiants passionnés de philosophie qui suivaient, et avec quelle attention, le cours magistral de Jan Patočka sur Socrate. Dans ce cours, j'étais attiré également par ce qui s'y trouvait à l'état de suggestion ou d'indication plutôt que de formulation et de conclusion. Il va sans dire que Patočka était un penseur précis, toutes ses citations étaient documentées, toutes ses conclusions bien étayées. Néanmoins, du plus profond de ses réflexions socratiques, on sentait venir un courant fascinant d'idées qui allaient se précisant, mais auxquelles Patočka refusait toujours encore le jour afin de pouvoir continuer à cerner sa vérité. À cette époque, j'ai compris, je crois, ce qu'est la philosophie, la réflexivité, la vérité ouverte. Le pouvoir totalitaire, défavorable à cette tension philosophique, a fini par avoir raison, physiquement, de Patočka. Après 1989, quand ses livres ont recommencé à paraître, j'ai lu aussi la réflexion de Paul Ricoeur sur *Les Essais héréétiques* de Patočka. À mon avis, Ricoeur a réussi sa meilleure percée là où il analyse l'attitude de Patočka face au "polemos," face à la "nuit." Quant au danger du nihilisme, au danger de la "nuit," Patočka voit une issue dans le questionnement, dans le socratisme qui, à partir de l'individu, engloberait toute la politique, toute la société. Le diagnostic de Patočka est loin d'être optimiste: la persistance de l'état de guerre lui fournit un argument qui permet de considérer le monde, au XX^e siècle, comme voué à l'anéantissement. Patočka se demande pourquoi l'Humanité, confrontée à deux guerres successives, n'a pas pour autant su se créer de potentiel de sauvetage. La solidarité des hommes ébranlés aurait dû devenir, selon lui, la seule garantie. Cette idée, chez Patočka, constitue le dépassement du souci socratique de l'âme et de l'investigation de la vie au-delà de la sphère individuelle. Or, Ricoeur va jusqu'à se demander si cette idée du *socratisme politique* a une chance. Comme il le constate, c'est là la question la plus radicale que l'espace centre-européen ait pu formuler à l'intention de l'Europe occidentale d'aujourd'hui. Patočka aurait ouvert, ici, la voie à une extrémité, à une radicalisation du socratisme politique. Cette formulation de

Ricoeur, qui ne rend que plus aigu le problème, évoque en moi, précisément, l'ambiance du cours de Patočka sur Socrate, dans un Prague où les derniers coups de feu de la guerre avaient à peine cessé de retentir. La formulation de Ricoeur me fait mieux voir ce dont, comme étudiant, je n'avais eu que l'intuition: à savoir que Patočka entrevoyait en lui le socratisme comme une force sociale potentielle. Était-ce un mythe ou bien un programme possible, donc réalisable? Patočka n'ignorait pas qu'un combat pour la justice impliquait également un aboutissement socratique: la mort confirmant la gravité de la vérité. Car le socratisme connaît aussi le côté tragique de la "nuit."

En essayant d'analyser l'œuvre de Vladimir Holan à la lumière de cette radiographie ricoeurienne de la *réflexion philosophique* de Patočka j'ai vu ressurgir, avec une intensité renouvelée, le problème du *questionnement poétique*. Holan a-t-il réussi, grâce à une mythopoïésis reliant le tout avec le tout, à maintenir la cohérence de l'univers? L'eupéisme de Holan n'est-il pas après tout une sorte d'eupéisme socratique de Patočka? Ne se trouve-t-on pas, chez les deux, en présence d'un même point critique — un point zéro — d'un monde qui sombre? N'est-ce pas, ici, la même "nuit" avec laquelle nous entrons en contact?

L'"obscurité" sémantique, qui est une spécificité de l'univers poétique de Holan, découle plutôt de l'interconnectivité diffuse de ses objets infinis. Accumuler des "vérités" toutes faites ne tente pas le poète. Dans la poésie de Holan, on aurait également du mal à trouver — à l'exception, peut-être de ses années d'apprentissage — un texte qui exprime dans son orientation fondamentale quelque chose que l'on pourrait désigner du nom traditionnel d'émotion ou d'impression. Cela ne veut nullement dire que Holan s'abstienne de créer sa propre émotivité, qu'il néglige, sous prétexte de non-pertinence, le vécu du moment présent ou le souvenir d'un vécu passé, mais ces expériences personnelles ne lui servent que d'appui et de point de départ au déploiement d'une sonde complexe et ramifiée, destinée à explorer la *situation de l'homme au centre de la réalité totale*. Cette sonde ne vise pas l'évocation d'une *ambiance*, mais la *confrontation des sphères*: sphères de temps, sphères de cultures, sphères d'analogies et bien d'autres. Tout y concourt à réduire les distances entre les différentes sphères de manière à provoquer leur interaction. Ce faisant, Holan est loin de rédiger une sorte de montage ou de calendrier culturel; il entend créer, en instantané, une *hiérarchie situationnelle du grand problème humain*. Le tout se développe à partir d'une fortuité instantanée; c'est une improvisation, une idée heureuse et qui ne laisse pas de surprendre par le choix des réalités confrontées. Si, après tout, on voulait utiliser ici le mot d'"émotion" ou d'"ambiance," il faudrait parler alors de l'émotion des découvertes heureuses et de l'ambiance d'une réflexivité qui choque. Soudain, la parole est donnée à ce qui, jusqu'ici est resté en friche, ce qui n'a pas encore réclamé son droit à *être relié à l'autre*. Holan crée l'émerveillement devant les nouvelles rencontres. De là vient,

justement, le caractère spécifique de son lyrisme.

Dans ce monde poétique, où, somme toute, tout devient possible, le besoin d'une certaine "mise à terre" de la liberté réflexive se ressent fortement. Un important rôle hiérarchisant revient, ici, à la forme poétique même: dédoublements, triades, reprises apparaissent moins comme un jeu que comme une nécessité de se confier à la loi de la poésie. L'invocation à la *POÉSIE*, elle aussi, exprime le besoin d'une hiérarchisation des forces déchaînées. De la hiérarchisation lyrique, Holan aime passer à la hiérarchisation épique, bien que celle-ci ne soit, le plus souvent, qu'esquissée et fragmentaire. Toutefois il n'y a pas, chez Holan, de séparation brutale entre les hiérarchisations lyrique et épique dans les différents types de rencontres. Holan ressent le besoin de ramener sa liberté de réflexion et d'imagination à quelque chose de fondamental et qui lui serve d'appui. *La liberté de son imagination et de ses métaphores tend aux archétypes fondés sur la vie et vérifiables par la vie. L'exaltation de la liberté n'est là que pour permettre d'aboutir à quelque chose d'élémentaire, de sûr, de structurant.*

La confrontation holanienne tend à la hiérarchisation. Cependant la structuration même des hiérarchies est très relâchée. Le poète ne s'oriente pas vers des calculs et schémas de valeurs tout faits, mais projette tous les événements et toutes les situations sur un fond indéterminé, en devenant perpétuel, du *pandaemonium du destin de l'homme*. *La hiérarchisation consiste à aller jusqu'aux limites extrêmes et à vérifier toute l'existence de l'homme par cette extrémité spécifique*. La hiérarchisation holanienne, c'est la liberté consciente d'un démiurge qui connaît à fond la destinée humaine et qui, à partir de là, peut percevoir le tragique de toute liberté. Dans la conception holanienne de la poésie, le poète *peut* tout, mais en même temps il *doit* tout. Holan sent que le génie de la poésie le transforme à tout moment en témoin, en confesseur, en souffre-douleur des destinées humaines à la fois les plus pénibles et les plus simples. Ce qui importe, plus que la liberté d'un démiurge, c'est ce que nous devons porter dans notre existence de tous les jours, ce qui, tout simplement, se présente *ici et maintenant*. Si Holan s'échappe vers les limites extrêmes c'est pour adhérer le plus possible aux centres focaux les plus simples de la vie: à une douleur, à une larme, à un sentiment de compassion. Mais il s'échappe aussi pour juger tout ce qui est moyen, conventionnel, banalement évident et accessible. Holan n'a de cesse tant que ses confrontations et hiérarchisations ne se heurtent à un secret, à un abîme, un mur, une tombe, un démon, un esseulement. Si l'antique destin de l'homme est lourd à porter, en aucun cas il ne saurait être ridicule, dégradant, mesquin.

Le combat de Holan pour l'interconnectivité de l'univers, pour la possibilité de nouvelles participations et de nouvelles réalisations est substantiellement un combat pour la possibilité d'un mythe dans le temps, un temps qui semblerait plutôt se vider que d'offrir à l'homme l'éventualité de nouvelles grandes métamorphoses. Ce n'est pas un hasard si le thème du "*mur*" prend des aspects quasiment excessifs, parfois. Notamment dans les années 1970, de la poésie de

Holan se dégage l'obstination avec laquelle le poète poursuit son combat mythopoétique où il tente de relier ce qui ne peut plus se relier que difficilement. L'interprétation des textes provenant de la dernière période créatrice de Holan nous fait voir de quelle manière se noue justement le drame de la non-rencontre. Dans le poème "Igitur III," dédié à Jaroslav Seifert, la controverse de Holan contre le vide éclate avec une véhémence particulière:

Cela semblerait possible: attendre
dans ces couloirs
où l'éclairage à gaz est parcimonieux,
où ça se traîne,
où personne n'a d'excuse pour rien,
convaincu qu'il est qu'à la fin
il finira par rencontrer au moins
lui-même, doublement...

Qu'une frayeur, ensuite, puisse l'effrayer?
Oh, ça ne fait rien! Même une statue,
pour ne pas tomber, ne doit pas
perdre le désir de vivre!

Holan recourt, ici, à un dédoublement particulier dans la mesure où l'éventualité de devenir son propre double devient une source de terreur. Il ne s'agit ni d'un jeu, ni d'une anomalie. Holan exprime ici ce que l'on pourrait appeler *narcissisme par contrainte*. Au lieu d'avoir la possibilité de se lier avec l'autre, nous sommes condamnés à n'attendre, à la fin, que nous-mêmes et le seul don que nous puissions nous faire alors est celui d'une sorte de frayeur de nous-mêmes. Le second dédoublement, en direction de la statue, n'est, lui aussi, qu'une autre version de ce drame particulier de la négativité, drame que Holan développe ici. Ce n'est plus la statue dans sa valeur culturelle traditionnelle à laquelle nous avons affaire ici, c'est une statue qui, pour pouvoir être, vit par le paradoxe de la contrainte du désir d'être. Ce qui est impressionnant, dans cette multiplication des négations, c'est le fait que le poème dans son ensemble aboutit néanmoins à un *désir de vivre*.

Ainsi, à la virtuosité holanienne des années 1930, où il était considéré comme une sorte de Mallarmé tchèque, s'ajoute maintenant la maîtrise du mouvement dans le néant. Si auparavant Holan cherchait, à l'instar de Mallarmé, à déployer son mythe spécifique de l'immense vacuité du sens, dans les années 1970 il est plutôt absorbé par un problème inverse, et dont Mallarmé n'avait évidemment pas pu se douter: celui qui consiste à remplir le vide de la vie par un sens ou du moins par un fragment de sens.

L'excellent article de Věra Linhartová "Le poète et son double," et que j'ai lu en rapport avec le problème traité ici, m'est apparu comme une grande aventure noétique. Car l'auteur a su y accorder les disharmonies holanienues à

la musicalité de son essai. Selon elle, Holan dans sa solitude a dû créer son double afin de nouer avec lui un dialogue, soit explicite, soit seulement présumé. Or, ce comportement de solitaire, si fréquent chez Holan, prend, comme elle le note, un aspect spécifique, notamment par le fait de l'accumulation incessante de questions. Comme si l'homme solitaire se tenait toujours aux aguets pour entendre la réponse de son double désiré. Comme s'il était sûr de la réponse tout en ressentant l'angoisse de pouvoir la manquer, ou de la crainte que l'autre ne réponde pas. Comme Linhartová le constate, que de questions en pure perte que Holan, depuis sa propre solitude, a dû s'adresser à lui-même, alors que les réponses, quelque urgentes qu'eussent été les questions, n'arrivaient qu'avec retard. Dans l'évolution poétique de Holan une rupture décisive intervient au moment où la concision cristalline de ses vers cède de plus en plus la place aux fragments et aux variations, où le poète, tout à coup, se trouve exposé aux attaques incessantes du monde "impur," où il absorbe cette "IMPURETÉ" par tous ses pores en devenant perméable jusqu'à l'essence de son moi. La perméabilité et l'abyssalité se touchent. Quant au dédoublement, il prend, d'après Linhartová, la forme d'un transfert du "moi" au "nous." Que de significations Linhartová arrive-t-elle à tirer du "nous" de Holan! Elle nous rend, avec une rare vivacité, le mouvement du vers holanien qui s'offre aux êtres les plus humbles, qui s'imprègne de toutes les banalités et choses pénibles afin de descendre au plus bas de l'humilité, attitude que le poète assume ensuite comme condition préalable de son investigation de l'univers dans ses modalités les plus dégradées, justement.

Il est évident que l'aspect philosophique de la poésie de Holan va de pair avec celui qu'il revient à la critique littéraire de prospector. J'ai trouvé, en ce sens, bien des suggestions dans le texte de Laurent Grisel, texte succint, mais riche d'idées, qui constitue la préface du recueil de Holan *L'Âbîme de l'Âbîme*. Laurent Grisel y applique efficacement la notion d'"autonégation." Si j'ai bien compris le texte, Holan y est envisagé comme pris dans une contradictoriété constante qui est un élément éminemment constitutif. Il se nie de par son essence. Il est difficilement accessible à toute interprétation conventionnelle qui consisterait par exemple à ne relever que le caractère abstrait ou, au contraire, que les éléments concrets, crus de sa poésie. Il apparaît sans cesse dérouterant, aberrant, plutôt brutal que poétique. Pour illustrer son propos, Grisel renvoie au poème "Dáno" ("Arrêté") (*L'Âbîme de l'Âbîme*):

Od dávných dob a také od tehdy,
kdy vítr s pískem zavál
lvy Peršanů, ba ještě dřív,
než se tak stalo a i když
se nic nedělo: vrší se to
osleplé, nejživější, dané,
trvale dané rozpadem

Depuis le temps jadis ainsi
qu'aux temps
où le vent et le sable recouvrent
les lions des Persans, et avant même
que cela arrivât et même si rien
ne se passait: ça s'entasse,
aveugle, fixé, arrêté

až k věži... Kdo na ni vystoupil,
ten uvidí, že všechno pod ním
je pohromadě. I opovržení.
Jen seskočit!

en permanence à l'éboulement
et jusqu'à la tour... Qui montera
verra que tout, en dessous,
y est. Ainsi donc le mépris.
Y a qu'à sauter!

Il y a ici — on le constate — l'affinement le plus extrême de l'attention portée aux objets singuliers et en même temps l'abolition de toutes les limites les ayant séparés jusqu'ici. L'évidence de ce qui est et de ce qui n'est pas se perd. Le monde est envouté par ses paradoxes. Tout est possible et rien ne peut nous surprendre. Ce trait caractéristique des dernières créations de Holan est proche de notre propre constatation, à savoir que la poésie de Holan, grâce aux liens paradoxaux qu'elle tisse entre objets et mots, procède, à l'intérieur de syntagmes opérants, à un sauvetage ultime du sens. Ainsi, le principe d'"autonégation," défini par Laurent Grisel, exprime, lui aussi, mais dans une perspective inversée, la tendance de Holan à relier le tout avec le tout: ne se décomposerait que ce qui, à l'origine, a été tenu assemblé:

I láska závidí. Někdy
sama sobě sebe...

L'amour lui aussi est jaloux. Parfois
de soi et de lui-même...

C'est aussi avec plaisir que j'ai lu "La lettre" que mon ami Petr Král avait adressée aux organisateurs du numéro spécial, consacré à Holan, de la *Revue de Belles-Lettres* (1991). En apparence, mais en apparence seulement, elle est antiholannienne: l'auteur prie les organisateurs de ne pas porter préjudice à Holan en oubliant les autres grands poètes tchèques, et là, il a raison de mettre l'accent également sur certains poètes restés à l'arrièreplan. Il procède aussi à une critique de Holan: en fonction des périodes successives du poète, il apprécie la façon dont Holan a réussi, ou failli, à réaliser un équilibre entre les éléments structurels des textes. Quant à moi, j'accentuerai toutefois les découvertes de la dernière période du poète. Que Holan y ait payé tribut à l'acharnement de sa gestation poétique, j'en suis entièrement d'accord. Mais j'y vois aussi son combat opiniâtre pour sauver sa "Poésie" dans un monde où la déliquescence de toute cohérence est si avancée qu'il faut chercher d'autres clés de voûte à l'imagination, différentes de celles des années 1940 ou bien de celles qui ont caractérisé ses recueils rédigés, semblerait-il, au moment où la puissance mythisante de l'univers était le plus fortement ressentie. C'est pour cette raison que *L'Abîme de l'abîme* m'apparaît, même si Petr Král ne le mentionne pas explicitement, comme une victoire de Holan.

En ce qui concerne le contexte français, je m'attendrais à voir Holan confronté, d'une manière ou d'une autre, avec Mallarmé. Pour ce qui est de la métaphore, cette comparaison a été effectuée par Hana Ječová (dans son article "La métaphore dans l'expérience poétique de Mallarmé à Holan"). En traitant le

problème de l'hermétisme dans la poésie, l'auteur constate que le mot poétique de Mallarmé est polyvalent (ou pluripolaire) dans la mesure où il n'évoque pas la chose, mais l'effet produit par la chose. Chez Holan par contre, le mot, tout autonome qu'il soit, apparaît plutôt comme massif, cru et agressif, il renvoie à un jugement éthique ou à un appel philosophique. Utile et instructive, l'analyse de Hana Ječová décrit les faits nouveaux sur l'arrière-plan et, en quelque sorte, au sein des faits passés. Son propos se concrétise dans l'interprétation du poème "Le mur délabré" ("Zvetšlá zed"), où est mis en évidence l'emploi d'expressives dénominations "brutales":

Zed' hrbitovni, až tázavě
zvetšlá zed', jejimiž dírami
vcházejí prasata a spásají trávu
na hrobech...

Le mur du cimetière délabré et
presque interrogatif, dont les trous
servent de passage
aux cochons qui broutent l'herbe
des tombes...

La nécessité de notre propos, que nous avons fondé sur la confrontation de deux grands esprits de la "nuit," exigerait sans doute une argumentation nouvelle et détaillée pour justifier son côté arbitraire. Que nous serve de justification, au moins, cette inspiration derridienne qui n'hésite pas à mettre de front des philosophes et des poètes. Toutefois une justification complète ne pourrait venir que d'un travail d'analyse mieux fourni et qui moterait, entre autres, l'étendue du combat mené, à l'époque du post-modernisme et dans une bohème totalitaire, pour sauvegarder la continuité du sens, aussi bien en philosophie qu'en poésie.

Université de Brno

Ouvrages cités

Grisel, Laurent. "Préface." *L'Abîme de l'abîme*. De Vladimír Holan. Trad. Patrik Oufedník. Paris: Plein Chant, 1991. n.p.
Linhartová, Věra. "Le poète et son double." *L'Ire des vents* 5 (février 1982): 51-78.